

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 30 SEPTEMBRE 1899

SOMMAIRE

TEXTE—Zig-zag, par Firmin Picard. — Le Calvaire d'Arundel, par J.-C. Auger. — Sacrifice étonnant, par F. Picard. — Poésie : L'Automne, par Lamartine. — La légende d'un plongeur, par A. D. — Souvenirs de Rome, par Léon des Carries. — Conseils aux jeunes filles, par Françoise. — Poésie : Le cri des braves, par Albert Lozeau. — Le serment de Jeannie, par Edouard Cachot. — Pour la Patrie, par Armand Sylvestre. — La mode. — Poésie : Soleil levant, par Valère Gille. — Chronique scientifique (avec gravure). — Poésie : Septembre (avec encadrement), par Clément Vautel. Feuilleton canadien : Le chevalier Henry de Tonty ou Main de Fer, par Régistre Roy. — Nos théâtres.

GRAVURES : Lisant un nouveau livre. — A travers le Canada : La fête du Calvaire à Huberdeau : Retour de la procession à l'église ; Le Calvaire pendant le sermon. — Vue de Montford, prise du fond de la vallée. — Combat entre un buffle et des lions. — La chasse au canard sauvage en Amérique. — Gravure du feuilleton. — Devinette.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélateurs du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

NOS PRIMES

LE CENT QUATRE-VINGT-CINQUIÈME TIRAGE

Le cent quatre-vingt-cinquième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros datés du mois de SEPTEMBRE), aura lieu samedi, le 7 OCTOBRE, à deux heures de l'après-midi, dans nos bureaux, 42, Place Jacques-Cartier.

LA CHASSE AU CANARD SAUVAGE

(Voir gravure)

Nul gibier n'est plus méfiant que le canard sauvage. Aussi, le chasseur doit-il user des ruses les plus subtiles pour s'en rendre maître. Notre gravure en montre une qui laisse loin derrière elle les inventions les plus raffinées de l'art cynégétique. Voyez ce Canadien confortablement couché dans un canot plat, garni de roseaux et de canards empaillés. Sa tête seule, émerge de ce fouillis. Confiant, un vol des précieux volatiles s'est abattu à sa portée. Il ne se presse pas. Il laisse patiemment ses victimes s'approcher. Il fait choix des plus belles pièces. Pan ! pan !... elles sont à lui, et comme un coup pareil ne se recommence pas deux fois dans la même journée, il les emporte pour les convertir en un rôti, qui le dédommagera des longues heures passées dans les fatigues de l'inaction.



On l'a dit avec raison : en ce siècle fait tout d'une pièce de l'égoïsme le plus outré, les morts vont vite !

L'ancien continent, le nouveau, chaque pays en particulier, nous pouvons dire même chaque nation sauvage ou plongée encore dans les ténèbres de la barbarie, avaient envoyé quelques-uns de leurs enfants les plus dignes les représenter auprès du plus noble des rois de la terre, soutenir son trône miné par les deux plus grandes puissances de notre époque : la Franc-Maçonnerie et la Presse, toutes deux surexcitées de toute la haine de la juiverie contre l'Eglise du Christ.

Le brillant fait d'armes de Mentana, le 3 novembre 1867, venant sept ans après la plus glorieuse, la plus admirable, la plus inouïe des retraites commandée par le Bayard de la Papauté, de Lamoricière ; ce fait d'armes du 3 novembre 1867, disons-nous, plongea un moment dans la stupeur les sectes infâmes et leurs tristes pantins, les Napoléon III et les Victor-Emmanuel.

La force prime le droit, avait dit le chancelier de fer : tandis que celui-ci lançait, contre chaque corps d'armée française, une armée deux, trois, et même quatre fois supérieure, le Galant-Homme, le Savoyard se disant roi d'Italie, lançait contre un Souverain désarmé n'ayant que le Droit pour lui, une armée de quatre-vingt-dix mille hommes avec cent vingt canons.

Le 20 septembre 1870, l'armée pontificale — à peine, en tout, de quoi composer un régiment de France en temps de guerre ! — après en avoir reçu l'ordre trois fois de suite, était obligée d'amener le pavillon parlementaire.

Faut-il rappeler l'élan farouche des dix mille bersagliers, la troupe d'élite du Savoyard, devant les deux cents hommes défendant la brèche au moment où ceux-ci cessèrent le feu ? — Quelques instants auparavant, ces deux cents hommes faisaient fuir honteusement, à trois reprises successives, les dix mille hommes d'élite ! Maintenant qu'ils ne tirent plus, obéissant, le désespoir au cœur, à l'ordre réitéré du Souverain-Pontife, ces deux cents braves voient arriver comme une trombe les dix mille hommes d'élite ; un tonnerre de fusillade, un ouragan de plomb sur ces deux cents hommes, l'arme au pied ! Quelle prouesse !

Oh ! qu'ils sont donc lâches, les insulteurs de la Papauté !

En vain, avons-nous cherché dans les journaux un mot de protestation comme cela se faisait, de plus en plus timidement il est vrai, chaque année en ce douloureux anniversaire pour le chrétien, honteux pour la secte et les Voltairiens de nos jours : la conspiration du silence, la plus terrible par sa force d'inertie, s'est étendue sur la presse même catholique. On se tait : à quoi bon s'insurger contre le fait accompli ? Et qui songe encore aux larmes — oh ! ces larmes qui eussent attendri des bêtes féroces, meilleures que beaucoup d'hommes ! — à ces larmes du plus grand des Papes, le saint Pie IX, larmes qui ne seront compensées que par des fleuves de sang ?

Qui songe encore à un noble sang versé sur les champs de bataille des Etats de l'Eglise par les croisés du XIXe siècle ?

Elle est toute fraîche encore, la terre qui recouvre votre enveloppe mortelle, ô noble ami ; au prétoire, je crois entendre votre voix paternelle ; chaque jour, passant sous les fenêtres de votre bureau, à l'Hôtel de Ville, je pense voir surgir votre silhouette martiale, votre beau visage empreint de bienveillance : il n'y a rien, vous n'êtes plus là, M. de Montigny — le silence, silence partout, chez tous ! Oubli sur vous,

oubli sur le régiment, oubli sur la plus grande figure du temps, celle de Pie IX !...

Oh ! que les morts vont vite, en ce siècle d'égoïsme à outrance !

* *

Les deux plus grandes puissances de notre époque, après Dieu et l'Eglise, c'est la Franc-Maçonnerie et la Presse, avons-nous dit tantôt.

Elles l'ont prouvé dans la triste affaire Dreyfus, l'affaire. Ce malheureux avait été reçu au 31e degré, en 1893 : on en a les preuves officielles.

Aussi, la Maçonnerie et la Juiverie employèrent-elles tous les moyens dont disposent ces sectes maudites, pour faire tomber la France plus bas qu'elle ne l'était sous Charles VII jusqu'en 1429.

La calomnie est l'arme favorite des lâches et de ces sectes : aussi, devant la réprobation des gens de bien de toute la France et du monde entier, les deux puissances insinuerent que les catholiques et l'Eglise étaient les principaux auteurs et fauteurs de l'affaire, et, grâce à l'or des juifs, elles réussirent à faire gober ces mensonges éhontés par ceux qu'anime la haine de la robe noire.

Grand bien leur fasse !

L'épilogue, c'est la mise en liberté du traître.

Il fait bon être juif par le temps qui court !

Si nous savions dépenser, entre nous, catholiques, ou chrétiens, la centième partie de l'énergie que déploient les pires ennemis du chrétien — celui-ci appartenait-il à l'Eglise réformée — comme tous ces braillards rentreraient vite sous terre !...

Oui : mais malheureusement, nous préférons nous jalouser, nous déchirer l'un l'autre, restant cois chaque fois qu'une attaque se produit contre l'Eglise, soit par les lois, soit par la secte, soit par la presse.

Continuons ce système ; cherchons à jouir, à nous enrichir : notre arrêt est bien clair, Notre Seigneur l'ayant formulé en quelques mots contre lesquels, au delà, nul ne pourra plus s'insurger.

Il a dit — et ce qu'il dit reste éternellement dit : — "Ceux qui auront rougi de moi, je rougirai d'eux à mon tour au jour du jugement."

Après cela, dormons en paix... si nous l'osons !

* *

Le Cercle Ville-Marie va recommencer ses séances si intéressantes. C'est par un coup d'éclat qu'il débute cette année. En effet, il a résolu de faire, au Monument National, la séance d'ouverture, qui sera présidée par notre bon lieutenant-gouverneur, l'honorable M. L.-A. Jetté, dont tout le monde connaît l'exquise délicatesse, le franc attachement à ses convictions, la grande et incessante bienveillance envers la jeunesse studieuse, la gracieuse charité envers les pauvres et ceux qui souffrent : et ceci, je le sais, puisque j'ai été témoin plusieurs fois de cette noble charité. Et si je parle de sa charité, c'est parce que j'ai dit, plus haut, que notre siècle est un siècle d'égoïsme à outrance.

Quoi de plus beau, de plus étonnant, dites-le-moi, que la découverte d'une oasis dans le désert ?...

C'est mardi, le 3 octobre prochain, qu'aura lieu cette séance d'ouverture, à 8 heures précises du soir.

Au programme figure "Pour la Couronne," de François Coppée, l'éminent académicien catholique, le grand patriote français. La partie musicale sera remplie par l'orchestre de l'Union Sainte-Cécile. Voilà qui est déjà bien attrayant.

Mais la direction a voulu faire davantage : tout porteur de billets de 50 et 75 centins aura droit à six coupons permettant d'assister gratuitement à six séances du Cercle Ville-Marie, telles que les indique le programme de la saison d'automne 1899.

C'est une œuvre excellente que ce Cercle Ville Marie : c'est un devoir pour tout homme bien pensant d'y contribuer.

Firmin Picard